

Paulo Nozolino : « Là où rien ne se passe... »

Second volet de deux entretiens réalisés à l'occasion de l'exposition inédite « J'étais là » de Stéphane Duroy et Paulo Nozolino, présentée par Leica à Paris Photo 2015, édition qui a été interrompue à la suite des attentats du 13 novembre dernier à Paris.

Au cours de cet entretien, Paulo Nozolino, né à Lisbonne, au Portugal, en 1955, explique notamment comment les photographies faites en Bretagne depuis 2010 sont étroitement connectées à sa volonté d'être près et attentif au quotidien, à ce qui est perçu comme banal, pauvre, dans une recherche photographique qui aspire à aller vers l'essentiel, en partant du presque rien.

P.N. : Avant de commencer notre conversation, je souhaiterais dire que je me méfie énormément des mots. Pour la plupart, ils ont perdu leur vrai sens. Ayant beaucoup lu, j'ai découvert que les photographies étaient plus vraies, qu'elles n'avaient pas encore perdu leur pureté. Aussi, il me semble important de dire que cette interview a été réalisée après les attentats du 13 Novembre à Paris - où je me trouvais également - cela peut expliquer mon état d'esprit aujourd'hui et peut-être permettre de lire autrement mes photographies sur la Bretagne.

Avec Stéphane Duroy, vous êtes retourné à plusieurs reprises en Bretagne, à l'invitation de Paul Cottin, pour y travailler sur deux thématiques larges que vous étiez libres de développer à votre guise : la religion et l'agriculture, et notamment leur « disparition », ce qui a entraîné des bouleversements majeurs dans les modes de vie ancrés dans cette région. Je serais tentée de mener cet entretien à rebours : lorsqu'on a travaillé tant d'années sur un même lieu, comment choisit-on à la fin les images qui semblent faire sens ?

P.N. : Travailler en Bretagne a été une excuse pour continuer le travail que je fais depuis mes débuts en photographie. J'ai toujours photographié le sens de la perte et j'ai toujours eu en tête l'idée que nous ne sommes pas sur terre très longtemps : pour cela, il fallait enregistrer des choses, des moments, des personnes qui font partie de notre vie, pour en préserver la mémoire. Ainsi, en Bretagne, je n'ai pas fait des photos fondamentalement différentes de celles que je fais habituellement.

Je fais des photos très simples et, depuis presque vingt ans, je ne fais que des photos verticales - est-ce en réaction au cinéma que je ne regarde plus ? - mon champ de vue est devenu de plus en plus étroit car, ce qui m'intéresse, c'est le refus du grandiose. Mon travail est une apologie du quotidien, du banal, du pauvre. C'est cela que j'ai trouvé en Bretagne.

D'où vient ce refus du cinéma ? Aussi, confusément, il me semble qu'il y a là quelque chose à creuser par rapport à la question des mots que vous évoquiez tout à l'heure...

J'ai beaucoup lu dans ma jeunesse. Beaucoup de poésie, tous les écrivains russes, cela m'a beaucoup marqué. Rimbaud, Pessoa, Ezra Pound. Et puis, il y a eu une époque où le cinéma me passionnait : Antonioni, Bergman. Puis, plus tard, Tarkovski et très récemment Béla Tarr. C'est d'ailleurs le dernier film que j'ai vu : « Le Cheval de Turin ». Il me semble être le *dernier* film.

Quant aux mots, ils sont dangereux. Ils ont été pourris par les économistes, les banquiers, les politiciens. Ils ont été traînés dans la boue, tous, sauf un. Il n'y a qu'un mot que le pouvoir ne supporte pas : c'est « Non ». Donc, quasiment toutes mes photos, ce sont des « Non ». « Non », on ne peut pas voir ça mais « Oui », il faut vivre avec.

Et donc ce « Oui », vous le trouvez dans tous ces « petits » gestes anonymes, modestes, humbles et qui passent inaperçus, c'est bien cela ?

C'est absolument cela. Ma photographie porte sur un sentiment de perte, c'est une recherche du pur. Je ressens un grand plaisir dans la simplicité, à travailler avec une grande économie de moyens.

Il y a beaucoup de passerelles entre ce que vous me dites et la conversation que j'ai eue il y a quelque temps avec Stéphane Duroy...

Ce n'est pas par hasard que nous sommes amis ! (Rires). Et d'ailleurs nous avons fait ce projet ensemble. Stéphane y a pris part un peu avant, je l'ai rejoint vers 2010. Au départ, je ne voulais pas aller en Bretagne. Cela ne me disait rien. Je venais d'enterrer mes parents, je n'allais pas très bien. Puis, j'ai cédé à l'invitation de Paul et j'y suis allé. Avec Stéphane, on s'est beaucoup baladé et j'ai pu faire des photos pendant quatre ans. Vous me demandiez - c'était votre première question ! - comment procède-t-on à l'élimination des images pour aboutir à quelque chose de cohérent : cela se fait tout seul. Lorsqu'on arrive à résumer tout ce que l'on a vu dans des symboles qui sont très forts, il n'y a plus rien à dire, on n'a plus qu'à le montrer.

Vous parliez tout à l'heure d'une sorte de pureté de l'image. Est-ce que la photographie peut dire, avec son propre langage, tout ce dont vous m'avez parlé avec les mots ?

Les images sont muettes, elles ne parlent pas mais, moi, je les sens. Le but, c'est qu'elles atteignent les entrailles des gens qui les regardent. C'est comme une espèce de cri, de vomissement par rapport au monde dans lequel nous vivons aujourd'hui, comme nous avons pu le constater avec les attentats à Paris, je suis très pessimiste par rapport à cela, mais je l'ai toujours été. C'est peut-être parce que j'ai trop lu Pessoa, lorsque j'étais jeune...

Dans l'entretien que nous avons fait, Stéphane expliquait qu'il s'éloigne de plus en plus de la photographie. Vous parlez d'un champ de vision de plus en plus rétréci, vous êtes aussi engagé dans une sorte de « réduction », de recherche de l'essentiel... Aujourd'hui, vers quoi allez-vous dans vos projets photographiques ?

Lorsque j'étais jeune, j'étais peintre. Je n'ai pas pu m'exprimer avec la peinture, ainsi, quand j'ai trouvé la photographie, j'ai aimé son réalisme - je suis un réaliste, j'aime le réel - je pense que la photographie est l'outil parfait pour cela. Je crois toujours au pouvoir de la photographie et j'essaie, avec elle, d'aller plus loin, jusqu'à l'os et peut-être même au-delà : aller au plus petit des atomes. J'essaye de pousser ma photographie dans ses limites.

Donc, c'est une recherche continue...

Oui, c'est une recherche continue. Je déteste le mot « projet » et, d'ailleurs, je n'ai pas de projet ! Je fais des photos, très peu, je travaille d'une façon très intuitive. Je ne suis pas du tout conceptuel, je fais des photos et puis je réfléchis, longuement, après... C'est ainsi que les images commencent à s'entre-parler, à avoir un dialogue muet entre elles. C'est là que quelque chose commence à sortir, quelque chose que je ne comprenais pas au départ commence à se dessiner. Et c'est là précisément que ça devient intéressant, c'est comme monter un puzzle... Faire un livre ou une exposition, ce sont des pratiques très similaires : il s'agit de construire un propos avec des images.

Quel a donc été votre propos pour l'exposition, que pouvait-on y voir ?

Je commence avec ces deux images : la lumière éteinte, la cheminée murée : nous sommes sans lumière, sans feu. Encerclés. Les autres images donnent à voir une pissotière (qui ressemble à un autel), une pelle par terre, une cuillère sur une table, une boîte de nuit qui a brûlé. Une croix, faite de poutres, dans une maison abandonnée. Je crois qu'il faut maintenir dans la photographie, surtout aujourd'hui, un caractère quasi mystique et quasi religieux : prendre des photos, c'est une pratique très solitaire, c'est quasiment de l'ordre de la mission, du moins, pour certains d'entre nous. Ce n'est surtout pas de la décoration, du wallpaper. Je veux que mes photos soient comme des icônes. C'est à cela que j'aspire, qu'elles soient perçues comme quelque chose que l'on puisse retrouver dans une église. Quelque chose qui est tellement simple, tellement pure, tellement noble... C'est cela la photographie : choisir ce qu'on veut dans ce grand monde et lui donner de l'importance, selon notre code de valeurs.

Vous disiez au départ de cet entretien que les événements tragiques de Paris jetaient peut-être une lumière nouvelle sur les images faites en Bretagne.

L'exposition a été interrompue par les attaques terroristes. Après avoir vécu les attentats, des gens sont venus me dire qu'ils regardaient mon travail d'une façon complètement différente : s'il avaient trouvé mon univers très austère, très dur et très noir au départ, là, ils le comprenaient bien parce qu'ils venaient de passer une nuit et un jour très noirs et très durs...

Connaissez-vous « J'étais là », ce poème extraordinaire de Guillevic ? Il écrit : « J'étais là. J'y étais. Justement là où rien ne se passait. Réussir cela fut une longue histoire. ». Ce poème, en quelque sorte, résume notre histoire à nous trois, avec Stéphane et Paul. Nous étions là dans un endroit où rien ne se passait, justement là. Mais c'est dans ce rien que j'arrive à travailler. Je n'ai besoin de rien, pour en ressortir tout. Nombre de gens se sont perdus dans leurs gadgets, le succès, l'argent, mais ce sont des distractions par rapport à ce qui est réellement important... Nous ne sommes ici que de passage, il ne faut jamais l'oublier. Memento Mori.